LES
PAYSANS
DE QUALITE',
ET
LES DEBUTS
COMEDIES.

ON trouve dans la même Boutique les Piéces suivantes de Mr. ROMAGNESI, *tant celles qu'il a composées seul, qu'en compagnie de* Mrs. DOMINIQUE & RICCOBONI, *& autres.*

LE TEMPLE DE LA VERITE'.

ARLEQUIN HULLA & La

REVUE DES THEATRES.

ARCAGAMBIS.

LES AMUSEMENS A LA MODE.

LE TEMPLE DU GOUT.

LES ENFANS TROUVEZ.

DIVERSES PARODIES.

Toutes ces Piéces se trouvent dans le Recueil du Nouveau Theâtre Italien, 12. 8. *vol. & dans celui des Parodies*, 12. 3. *Vol. l'un & l'autre avec les airs des Vaudevilles gravés. Ils se vendent l'un & l'autre chez le même Libraire.*

LES PAYSANS DE QUALITÉ, ET LES DEBUTS,

COMEDIES EN UN ACTE.

Par Messieurs DOMINIQUE & ROMAGNESI, Comediens ordinaires du Roy.

Représentées pour la premiere fois par les Comediens Italiens ordinaires du Roy. le Jeudy 21. Juillet 1729.







A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

ACTEURS DU PROLOGUE.

Le Marquis.
Le Chevalier.
Mr. Platinet Auteur de la Comedie.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

Mr. Oronte, Pere de Colette.
Colette, Amante de Mathurin.
Mathurin.
Eraste, Frere de Mathurin & Amant de Lucinde.
Lucinde, cruë fille d'Oronte.
Le Tabellion.
Arlequin, Valet d'Erafte.
Un Paysan.
Babet, petite Payfane.
Troupe de Bergers & de Bergeres.

La Scene eft dans le Jardin de la Maifon de Campagne de M. Oronte.



PROLOGUE.

SCENE I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.



AH ! te voilà Chevalier.

LE CHEVALIER.

Bon jour Marquis.

LE MARQUIS.

Comment il eſt cinq heures & demie, & je ne vois encore perſonne ? Il faut que la piece ſoit bien mauvaiſe.

LE CHEVALIER.

Nous n'en ſerons inſtruits que dans quelques heures, puiſque c'eſt aujourd'hui la premiére fois qu'on la joüe.

LE MARQUIS.

Dans quelques heures ! il ne nous faudra pas tant de tems pour en décider, & je la juge bonne ou pitoyable dès la premiére Scene.

LE CHEVALIER.

C'eſt juger avec un peu trop de précipitation, & l'on ne doit décider d'une piece qu'après avoir réfléchi murement ſur toutes les parties qui la compoſent.

LE MARQUIS.

Bon, où veux-tu qu'un galant homme aille prendre une pareille patience ? Je veux qu'un commencement me rejoüiſſe, & me faſſe enviſager une fin amuſante. Voudrois-tu que de Scene en Scene j'attendiſſe le joli d'un ouvrage ; & qu'à la fin je fuſſe la dupe de mes eſperances ? Non pas, s'il te plaît, & je te déclare que ſi l'expoſition de celle-ci m'ennuie, je pars & je vais achever de bailler à l'Opera ou à la Comedie Françoiſe.

LE CHEVALIER.

Que tu es petulent, mon cher Marquis. Ne ſçais-tu pas qu'on ne peut ſe réjoüir à une piece, qu'en ſuivant l'intrigue pas à pas ? que c'eſt d'elle d'où naiſſent les incidens comiques ou intereſſans, qu'il faut écouter avec une attention ſinguliere & que ſouvent en perdant un bon mot, on ne comprend plus rien à d'autres qui le ſuivent ?

LE MARQUIS.

Fort bien ; ma foi, Meſſieurs les Au-

teurs n'ont qu'à s'en flatter, j'attendrai leur commodité pour rire, n'eſt-ce pas ? ne ſont-ils pas obligez de prendre la mienne ?

LE CHEVALIER.

Non vraiment, & pourvû qu'ils nous donnent de bonnes choſes, ils rempliſſent leur devoir, & le nôtre eſt de les applaudir ; c'eſt une reconnoiſſance que l'on ne peut leur nier ſans ingratitude. Juge, Marquis, à combien de périls ils s'expoſent lorſqu'ils ſe donnent en public ; que de differens génies il faut concilier ; que de mauvaiſes humeurs ils ont ſouvent à combattre ; que de Sçavans il faut qu'ils contentent ; que d'Eſprits délicats il faut qu'ils amuſent ; mais ce qu'ils ont de plus à craindre, ce ſont leurs ennemis particuliers qui ſont en place de leur ſuſciter des guerres générales. Ma foy, mon cher Marquis, lorſqu'ils ont le bonheur de ſurmonter de tels obſtacles, il faut leur en tenir compte.

LE MARQUIS.

Non, non, cela les gâteroit, il faut les tenir toûjours dans un honnête équilibre. Sçais-tu bien, Chevalier, que lorſ-

qu'on les applaudit trop, ils ont la hardieſſe de ſortir du fond des troiſiémes Loges, & de venir ſe montrer ſur le Théâtre?

LE CHEVALIER.

Eh! quel mal trouve-tu à cela?

LE MARQUIS.

Allons, allons, de la ſubordination.

LE CHEVALIER.

Tu es fol. Comment il ne ſera pas permis à un Auteur de venir recevoir des éloges, & de ſe montrer au public?

LE MARQUIS.

Non, il y a trop d'orgueil là-dedans, il faut qu'un Poëte ſoit plus modeſte, ou qu'il ſe montre quand il tombe, ou qu'il ſe cache quand il réuſſit.

LE CHEVALIER.

Le beau raiſonnement! il achete aſſez cher ſon droit de préſence, pour qu'on ne le lui diſpute pas. Mais tu es terriblement déchaîné contre eux.

LE MARQUIS.

C'eſt qu'ils m'ont joüé.

LE CHEVALIER.

Toi!

LE MARQUIS.

Oüi, moi, ils ont eu l'audace de tour-

ner en ridicule un petitMaître spirituel.

LE CHEVALIER.

Cela ne te regardoit pas. Mais nomme-t-on l'Auteur de la piece qu'on va joüer?

LE MARQUIS.

Je n'en sçais rien ; mais voici un bel esprit qui pourra nous en dire des nouvelles. Monsieur, Monsieur Platinet.

SCENE II.

Mr. PLATINET ET LES ACTEURS PRECEDENS.

Mr. PLATINET.

MEssieurs....

LE MARQUIS.

Vous voilà bien rêveur : méditez-vous quelque Epigramme contre l'ouvrage nouveau ?

Mr. PLATINET.

Non, Monsieur, je vous assûre.

LE MARQUIS.

Quelle bonté ! vous à qui rien n'échappe, vous ferez quartier à cette nouvelle Comedie ? il faut que l'Auteur soit de vos amis.

Mr. PLATINET.

Je ne le connois peut-être pas, il est anonyme.

LE MARQUIS.

Anonyme, allons, allons, ſon procès eſt tout fait, je le ſiffle.

Mr. PLATINET.

Eh ! pourquoi Monſieur ?

LE MARQUIS.

Anonyme, comment, il cache ſon nom? Il veut empêcher le public de porter ſur ſon ouvrage un jugement d'avance. Oh, parbleu, je vais le traiter de maniere qu'on le connoîtra à ſa phiſionomie quelque anonyme qu'il puiſſe être.

Mr. PLATINET.

Comment, Monſieur, il n'eſt pas permis à un homme d'être anonyme pour empêcher les brigues ?

LE MARQUIS.

Bon, bon, les brigues peuvent-elles rien contre une bonne piece ? ne défendez point cette méthode, Monſieur Platinet.

Mr. PLATINET.

Il ſe nommera ſi ſa piece réuſſit.

LE MARQUIS.

Voilà juſtement mon compte : ſi elle réuſſit. Il n'avoüera ſa progeniture qu'en cas qu'elle lui faſſe honneur.

LE CHEVALIER.

Je ſerois aſſez de ſon ſentiment, &

pour peu, que l'on ait une loüable défiance de ſoi-même, on craint de s'expoſer à une chûte déſagréable, & d'entendre ſon nom à la ſuite de tous les défauts qu'on trouve à une Comédie.

LE MARQUIS.

En dit-on le ſujet?

Mr. PLATINET.

J'ai oüi dire que ce n'étoient que deux petites pieces d'un Acte chacune, que la premiere avoit une intrigue, & que l'autre n'étoit compoſée que de Scenes épiſodiques.

LE MARQUIS.

Vous voyez bien que cela ne peut rien valoir.

Mr. PLATINET.

Je ne vois point cela du tout.

LE MARQUIS.

Eh! pourquoi ne pas faire une piece en trois Actes de la premiére?

Mr. PLATINET.

C'eſt que le ſujet n'a point aſſez d'étenduë.

LE MARQUIS.

Il eſt donc bien mince; eh! pourquoi la ſeconde n'a-t-elle point d'intrigue?

Mr. PLATINET.

Monſieur, ce n'eſt pas ſon genre.

LE MARQUIS.

Stérilité, ſtérilité : quand ces Auteurs n'ont point d'imagination, ils vous couſent ſept ou huit Scenes enſemble, auſquelles à peine peuvent-ils trouver un titre & les honorent du nom de Comédie.

Mr. PLATINET.

Je ne puis m'empêcher de défendre l'Auteur, quoique je ne le connoiſſe pas. Quoi ! Monſieur, vous blâmez les Scenes Epiſodiques? ſongez-vous qu'elles ne ſe ſoûtiennent que par l'eſprit & la vivacité, qu'il faut bien moins de l'un & de l'autre dans une intrigue qui vous intereſſe, dont les ſituations vous touchent, & dont les plaiſanteries naiſſent du ſujet même? Tout le monde ne penſe pas comme vous, Monſieur, & ſi l'on rend juſtice à cet ouvrage, qui n'eſt à la verité qu'une badinerie légere & amuſante, on l'eſtimera autant que ces choſes trop bien raiſonnées, où l'eſprit ne marche jamais de compagnie avec l'enjoüement; enfin j'en ſuis très-content, & j'aurai bien du malheur ſi je tombe.

LE MARQUIS.

Ah ! ah ! la piece eſt donc de vous ?

Mr. PLATINET.

Qu'ai-je dit ?

LE CHEVALIER.

Le sang a parlé, Monsieur Platinet.

Mr. PLATINET.

Ah! Messieurs, soyez-moi favorables.

LE MARQUIS.

Avez-vous besoin d'indulgence? vous êtes sûr de votre fait.

Mr. PLATINET.

Le moment fatal approche, les Comediens vont entrer sur la Scene, ne me décelez pas.

LE MARQUIS.

Nous vous garderons un secret inviolable.

Mr. PLATINET.

Applaudissez, je vous en prie.

LE CHEVALIER.

Je ne doute pas que vous ne nous en donniez sujet.

Mr. PLATINET.

Vous trouverez peut-être la premiére piece un peu ennuïeuse.

LE CHEVALIER.

Tant pis.

Mr. PLATINET *au Marquis.*

La seconde paroîtra peut-être un peu platte.

LE MARQUIS.

Fort bien.

Mr. PLATINET.

Mais à cela près, vous vous divertirez à merveille, & vous trouverez des ſaillies dans la muſique qui vous dédommageront. Adieu, Meſſieurs, on va commencer, je vais dans le fond d'une loge attendre ma deſtinée.

LE MARQUIS.

Je ſouhaite que vous n'y faſſiez pas le plongeon, Monſieur Platinet.

Fin du Prologue.



LES PAYSANS DE QUALITE'.

SCENE PREMIERE.

MATHURIN, COLETTE.

COLETTE.



Ame, Mathurin, je ſuis auſſi impatiente que toi, mon amitié eſt au niviau de la tienne, mais il faut aller tout bellement & ne pas faire connoître que je ſoyons ſi preſſez.

MATHURIN.

Il faut aller tout bellement dis-tu? Voilà un biau raiſonnement! Oh morgué Colette, ſi tu veux que j'aille bellement, dis donc à tes yeux qu'ils n'alliont pas ſi vîte; c'eſt eux qui me menont une fois, & je ne puis marcher que comme ils me parlent.

COLETTE.

Ils ne te parlent que pour l'avenir, & je ne pouvons pas nous épouser que quand ma mere ne sera plus malade, ou qu'elle sera tout-à-fait morte.

MATHURIN.

Oh palsangué, Colette, que ta mere guarisse donc bian vîte, ou qu'alle se dépêche de mourir.

COLETTE.

Les Médecins disont comme cela, qu'ils ne croyont rien de bon d'elle.

MATHURIN.

Et moi je ne crois rien de bon d'eux, ils se trompont aussi-bian dans notre maladie que dans notre santé.

COLETTE.

A te dire la verité, Mathurin, je suis pourtant bian fâchée de cette maladie-là, notre Monsieur marie aujourd'hui sa fille, il a amené son gendre avec lui à sa campagne, il a amené aussi des menêtriers pour enjoliver la nôce, & je ne varrons tout ça que de loin ; nous autres je ne danserons pas tant seulement.

MATHURIN.

Morgué ça est malhonnête à ta mere de tomber malade dans le temps que je

devons nous marier, il semble qu'a veuille nous faire piece.

COLETTE.

Mademoiselle Lucinde qui m'aime bien étoit venue tout exprès ici pour honorer notre nôce de la sienne, nous devions nous marier de compagnie, cela auroit été bien joli, mais il n'en sera rien, Mathurin, & elle va se faire épouser toute seule.

MATHURIN.

Et palsangué si elle t'aime tant, elle attendra notre commodité.

COLETTE.

Oüi, je t'en répons, une Demoiselle attendre la commodité de pauvres Paysans, elle se servira de la sienne, j'en ferois autant qu'elle, je ne lui donne point le blâme, & je lui pardonnerois d'être impatiente, quand ce ne seroit que pour mettre ses biaux habits.

MATHURIN.

Ah! que tu me fais de plaisir de parler comme ça.

COLETTE.

Pourquoi, Mathurin?

MATHURIN.

C'est que tu n'a pas de biaux habits à mettre toi, & nianmoins tu ne délaiss-

ſes pas d'être impatiente itou.

COLETTE.

Il eſt vrai, c'eſt que je ne ſuis pas ſenſible à la braverie.

MATHURIN.

T'as raiſon, Colette; car au bout du compte, on ne ſe marie pas pour s'habiller.

COLETTE.

Ce ſeroit une honte que de ne s'épouſer que par vanité, c'eſt bien aux habits qu'on regarde, c'eſt la bonne amitié, mon cher Mathurin, qui fait tout le plaiſir du mariage.

MATHURIN.

Morgué tu ſeras donc bien aiſe : ſi tu ſçavois combien je t'aime, tiens, tu ne peux pas remuer le bout du doigt ſans entraîner toute ma perſonne.

COLETTE.

Et toi, Mathurin, ſi tu ſçavois combien je ſuis contente quand je te vois, non, il m'eſt impoſſible de bien exprimer ce que je ſens, ta vûe m'inſpire une ſatisfaction qui rend mon cœur tout different de ce qu'il eſt quand tu n'es pas avec moi.

MATHURIN.

Ça me fait itou la même choſe, Co-

lette, palſangué, il faut convenir que je nous aimons tarriblement, après tout ça n'eſt pas étonnant, t'es fille, je ſis garçon, t'es jolie, je ſis gentil, t'as des magneres, j'ai des façons, t'es bian faite, je ſis bian tourné, & le moyen de ne nous pas aimer! j'avons tous deux tant de parfections.

COLETTE.

Je ne ſçai pas où tu as pû prendre les tiennes.

MATHURIN.

Pargué ni moi non plus, encore ſi je connoiſſois mon pere, je dirois que ça me vient de famille.

COLETTE.

Que dis-tu-là, Mathurin, quoi tu ne connois pas ton pere? cela eſt ſurprenant.

MATHURIN.

Bon, ça arrive tous les jours à de plus grands Seigneurs que moi; mais ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que je ne connois pas ma mere non plus, ſtanpendant il faut bian que j'en aye une, on ne peut pas s'en paſſer de ſtella, ce n'eſt pas comme d'un pere.

COLETTE.

M'eſt avis que tu as raiſon, Mathu-

rin, mais voici Mademoiselle Lucinde.

SCENE II.

ERASTE, LUCINDE, MATHURIN, COLETTE.

LUCINDE.

ARrêtez, Eraſte, ceſſez de troubler par une injuſte défiance le plus doux plaiſir que j'aye goûté de ma vie.

ERASTE.

Et ſe peut-il, belle Lucinde, que vous ſoyez auſſi ſenſible que moi?

LUCINDE.

Oüi, c'eſt la ſeule choſe que je m'obſtinerai toujours à vous diſputer.

ERASTE.

Ce ſera donc une querelle qui ne finira jamais.

MATHURIN.

Comment ils ſe querellont, tu verras, Colette qu'ils ſont déja mariez.

LUCINDE.

Bon jour, Colette, bon jour, Mathurin, je vous ai tenu parole, mes chers enfans, comme vous voyez, j'ai obtenu de mon pere & d'Eraſte que mes nôces ſe fiſſent ici pour avoir le plaiſir d'aſſiſter aux vôtres.

ERASTE.

J'y ai consenti avec joye.

COLETTE.

Je vous suis bien obligée, Mademoiselle, & je vous félicite de votre bonheur; mais je suis bien fâchée....

MATHURIN.

Morgué je suis charmé de votre contentement; mais j'enrage.

LUCINDE.

Vous n'y pensez pas.

ERASTE.

Que veux-tu dire, Mathurin?

COLETTE.

Vous en parlez bien à votre aise, vous êtes mariée, autant vaut, & votre pere n'est pas malade.

ERASTE.

Hé bien.

MATHURIN.

Hé bien; est-ce que sa mere ne nous cherche pas chicane à stheure.

LUCINDE.

Tu m'étonnes, sa mere qui sembloit souhaiter ce mariage avec tant d'ardeur.

MATHURIN.

Bon, ne connoissez-vous pas les femmes, est-ce qu'elle n'est pas tombée malade le lendemain de nos fiançailles?

LUCINDE.

Et sa maladie est-elle dangereuse ?

MATHURIN *à part.*

Dangereuse, ou non, ce qui me console, j'en serons bien-tôt débarrassez, car elle a fait venir un Médecin de Paris.

COLETTE.

Dame, ça est bien chagrinant pour nous, encore si nous n'étions pas fiancés, patience, mais ces fiançailles affriolent, ça vous donne la çartitude d'un mari, vous croyez le tenir, un moment après vous ne tenez plus rien, voyez la difference.

LUCINDE.

Mais il semble, Colette, que vous cedez un peu trop à votre empressement, & que les bienséances vous engagent du moins à cacher....

COLETTE.

C'est ce que je disois tout à l'heure à Mathurin, mais depuis que je sçai que vous allez tous deux vous épouser, vraiment ça change bien ma pruderie, & pis vous me faites-là un beau reproche : je cede trop à mon empressement ; est-ce que j'avons étudié comme à la Ville, à cacher les mouvemens de no-

tre cœur? quand il nous parle, je l'écoutons, & je sommes bien-heureuses, nous autres Villageoises, de ce qu'il ne nous donne jamais que de bons conseils.

MATHURIN.

Oh morgué oüi, quand on ne familiarise pas avec le biau monde, notre cœur n'a pas l'esprit de nous conseiller des impartinances.

ERASTE.

On voit bien que Mathurin a toujours été élevé à la campagne.

MATHURIN.

Ça est vrai, mais j'y avons entendu parler de la Ville.

LUCINDE.

Console-toi, ma chere Colette, reprens ta gayeté ordinaire, Eraste me donne ce soir une fête après notre mariage, je veux que tu t'y divertisses autant que moi.

COLETTE.

Ça est inutile, Mademoiselle, je ne serai jamais si guaye que vous.

MATHURIN.

Et pourquoi non, qu'est-ce qu'en empêche? va, va Colette, laisse-les passer devant, si je ne sommes pas si-tôt bien aises qu'eux, du moins je ne serons pas si-tôt fâchez.

LUCINDE.

Venez, Eraſte, j'apperçois mon pere avec le Tabellion, ne nous ſuivez-vous pas, Colette ?

COLETTE.

Irons-je avec elle, Mathurin ?

MATHURIN.

Non, morgué, ils vont ſe marier, leur bonheur me cauſe trop de déplaiſir, prenons un autre chemin qu'eux.

COLETTE.

Oh non, non, je veux aller voir ma mere.

SCENE III.

ORONTE, LE TABELLION.

ORONTE.

N'Avez-vous rien oublié dans le contrat de nos jeunes gens, Monſieur le Tabellion ?

LE TABELLION *d'un air triſte.*

Il eſt dans les formes, Monſieur Oronte.

ORONTE.

Le doüaire de ma fille eſt-il bien aſſûré, & les heritiers d'Eraſte...

LE TABELLION.

Votre fille n'aura rien à démêler avec

Monſieur Oronte . . . . . Ouf.

ORONTE.

Vous ſoupirez, ſeriez-vous fâché des avantages que je fais à Lucinde, c'eſt ma fille unique, Monſieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Votre fille . . . . hélas !

ORONTE.

Et quelle peine cela vous fait-il ?

LE TABELLION.

Votre fille . . . . vous le croyez.

ORONTE.

Vraiment oüi je le crois.

LE TABELLION.

En êtes-vous bien ſûr ?

ORONTE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

LE TABELLION.

Pauvres peres, voilà comme on vous trompe.

ORONTE.

Sçavez-vous bien, Monſieur le Tabellion. . . .

LE TABELLION.

Oüi, Monſieur, je ne ſçai que trop qu'elle eſt la fille de votre Jardinier . . .

ORONTE.

De mon Jardinier, quelle inſolence ! Quoi, ma défunte avoit pû . . .

LE TABELLION.

Raſſurez-vous, elle eſt auſſi la fille de votre Jardiniere.

ORONTE.

Je n'y comprens rien.

LE TABELLION.

Ecoutez tranquillement, vous ſçavez que votre Jardiniere eſt malade...

ORONTE.

Hé bien ?

LE TABELLION.

La pauvre femme vient de déclarer par un acte authentique, que pour aſſûrer une fortune brillante à ſa fille, elle l'a ſubſtituée à la place de la vôtre, vous ſçavez qu'elle les a nourries toutes deux, & ....

ORONTE.

Que m'apprenez-vous ? quoi la malheureuſe auroit abuſé de ma confiance, & l'appas des richeſſes lui auroit fait commettre un crime ſi noir !

LE TABELLION.

Elle s'en repent, Seigneur Oronte, pardonnez-lui généreuſement, puiſqu'elle vous rend votre veritable fille, & qu'elle n'emporte pas dans le tombeau un ſecret de cette importance.

ORONTE.

Quoi ! Collette eſt ma fille, mais pourquoi la nature n'a-t'elle pas été la premiere à m'en inſtruire ?

LE TABELLION.

Cela n'eſt pas ſurprenant, la nature dans les peres n'oſe s'expliquer avec certitude.

ORONTE.

Sans la prévention où j'étois pour Lucinde, il eſt vrai que mon cœur avoit panché vers Colette.

LE TABELLION.

Veritable notion paternelle !

ORONTE.

Malheureuſe Jardiniere ! en effet, Lucinde ne me reſſemble pas, mais auſſi, Colette n'a-t'elle aucun de mes traits.

LE TABELLION.

Oh ! ce n'eſt plus la faute de la Jardiniere.

ORONTE.

Faites moi venir Colette, Monſieur le Tabellion, & revenez dans une demie-heure avec le contrat d'Eraſte, dans lequel vous aurez ſoin de mettre le nom de Colette à la place de celui de Lucinde, & de plus défendez bien de

ma part à Mathurin de parler davantage à Colette.

LE TABELLION.

Mathurin eſt un bon garçon, feu ſon pere me l'avoit tant recommandé, & j'aurois été ravi qu'il eût épouſé Colette; après tout, s'il étoit riche, il feroit bien ſon fait au moins.

ORONTE.

Je m'embarraſſe bien de lui; faites venir Colette, & ſur tout ne la prevenez de rien.

Le Tabellion ſort.

SCENE IV.

ORONTE *ſeul.*

QUe va dire Eraſte! quelle ſera ſa ſurpriſe! il aime Lucinde, il eſt vrai, mais quand il ſçaura que Colette eſt mon heritiere, il triomphera facilement d'un amour, qui peut-être n'étoit fondé que ſur les ſeuls avantages que cet Hymen pouvoit lui procurer . . . mais voici Colette.

SCENE V.

SCENE V.

COLETTE, ORONTE.

COLETTE.

MOnſieur Oronte, qu'y-a-t-il? Monſieur le Tabellion vient de me dire que vous vouliez me parler, ſeroit-ce pour mon mariage avec Mathurin?

ORONTE.

Votre mariage avec Mathurin, y ſongez-vous?

COLETTE.

La belle demande! Eh vraiment oui j'y ſonge.

ORONTE.

Avez-vous aſſez peu de cœur pour vouloir former une pareille alliance?

COLETTE.

Comment aſſez peu de cœur, & qu'y a-t'il donc là de ſi honteux?

ORONTE.

Ah! Colette, on voit bien que vous ne ſçavez pas encore de qui vous êtes née.

COLETTE.

Je ne m'embarraſſe point de tout ça;

je sçai tant seulement que je suis née pour aimer Mathurin, & ça me suffit.

ORONTE.

Non, ma fille est pour un autre que pour lui; je ne puis résister à mes transports; embrasse-moi ma chere enfant.

COLETTE.

Que je vous embrasse! oh nennin, nennin, je n'ai garde.

ORONTE.

Ecoutez-moi avec attention : vous êtes ma fille, je viens d'être informé par le Tabellion que Lucinde fut mise à votre place par cette Jardiniere, que ses remords ont enfin engagée à découvrir la trahison qu'elle m'avoit faite, vous êtes à moi, Colette, recevez dans cet embrassement les témoignages les plus tendres de l'amour paternel.

COLETTE.

Quoi, Monsieur, vous êtes mon pere?

ORONTE.

Oui, ma fille, prens avec ce nom les sentimens que ta naissance doit t'inspirer, tu ne feras pas sans doute un grand effort sur toi même, & il ne te faudra qu'un moment pour détruire ceux qu'une vile éducation avoit produits dans ton ame; oui, tu es mon sang, & déja tu n'aimes plus Mathurin.

COLETTE.

Mon pere, il faut que je ne sois pas votre fille, car je l'aime toûjours.

ORONTE.

Qu'entens-je! quoi la nature ne te fait-elle pas sentir que tu dois me sacrifier un amour qui me deshonore?

COLETTE.

Qui vous deshonore! que dites-vous-là, Monsieur ou mon pere, puisque vous croyez l'être, est-ce que l'amour a jamais deshonoré la nature? il est si naturel de lui-même.

ORONTE.

Je désespere d'en venir à bout. Ma fille, tu n'as pas été élevée de maniére à connoître la justesse & la solidité de mes raisons, tu n'as pas encore assez d'esprit....

COLETTE.

De l'esprit, si j'en avois, il m'ordonneroit donc d'abandonner Mathurin? he bien! j'aime mieux mon instinct, puisqu'il me dit de n'être point perfide.

ORONTE.

Je l'avois prévû: quelle éducation! ma fille, c'est trop me contredire, je vois bien qu'il faut que je me serve de mon autorité; j'aurois voulu ne devoir qu'à votre tendresse un si foible sacrifice,

mais puisque votre obstination m'y contraint, je vous défends absolument de voir Mathurin.

COLETTE.

Quelle défense ! que je suis malheureuse !

ORONTE.

Que dites-vous, Colette ? je croyois que ce jour devoit être pour vous le plus heureux de votre vie, vous retrouvez un pere...

COLETTE.

Oui, mais je perds un amant.

ORONTE.

Peut-on faire quelque comparaison entre un pere & un amant ?

COLETTE.

Vraiment, je sçavons qu'il y a bien de la difference, un pere veut qu'on le respecte, un amant veut qu'on l'aime ; le pere gronde, l'amant flatte ; l'un ordonne, l'autre obéit ; à la fin pourtant le pere marie, mais c'est l'amant qui épouse.

ORONTE.

Tu trouveras un amant plus digne de toi, Eraste doit être mon gendre, tu deviens ma fille, il sera ton époux : songe que tu as du bien, de la naissance, & qu'il te faut un parti sortable.

COLETTE.

Me donner en mariage un Monſieur de la Ville, ah! mon pere, vous n'y ſongez pas; il ſeroit mon mari, & j'aimerois toûjours Mathurin, voyez le bel effet que ça feroit, queu vacarme, queu remumenage! ces Meſſieurs-là n'aimont pas qu'on les trompe, & ce n'eſt pas à des maris de qualité qu'on en donne à garder.

ORONTE.

Quelle ſimplicité! ma fille, encore une fois, ne réſiſtez point à mes ordres, je vous laiſſe pour aller avertir Lucinde du changement de ſa fortune, il doit lui paroître plus étrange qu'à vous-même. Adieu, j'eſpere à mon retour vous trouver raiſonnable.

SCENE VI.

COLETTE *ſeule.*

AH! mon pauvre Mathurin, que vas-tu devenir? moi qui n'aurois ſouhaité de faire fortune que pour l'amour de toi, il faut qu'il m'arrive un bonheur qui va nous rendre malheureux. J'avois vraiment bien affaire de changer de pere, puiſque je ne voulois pas changer d'amant; non, non, il ne ſera pas dit,

que parce que je suis Demoiselle, il faudra que je devienne inconstante. Il le faudra pourtant bien, si je veux soutenir ma noblesse. Ah! quel embarras que tout ça, & que je vivois contente lorsque je n'étois qu'une simple Paysanne! mais voici Mathurin qui vient à moi, comment m'y prendrai-je pour lui annoncer tout ce bouleversement-là?

SCENE VII.

MATHURIN, COLETTE.

MATHURIN.

Bonne nouvelle, Colette, ta mere se porte mieux, elle en reviendra.

COLETTE.

Comment sçais-tu cela?

MATHURIN.

C'est que les Medecins l'avont abandonnée, touche la morgué; tu vas pardre ton nom, je serons bien-tôt mari & femme.

COLETTE.

Ah! que dis-tu là, Mathurin?

MATHURIN.

Tu soupires, Colette; je sçavois bien moi, que ça te bailleroit une tristesse

joyeuse ; car ce n'est pas de fâcherie que tu soupires.

COLETTE.

C'est ce qui te trompe, Mathurin, ce n'est pas par modestie que je soupire, c'est par affliction.

MATHURIN.

Qu'as tu donc qui te chagraine, est-ce que t'as peur de te boutre en ménage avec moi ?

COLETTE.

Tu n'y es pas, Mathurin.

MATHURIN.

Non, morgué, mais j'y serai bientôt suivant toutes les apparences.

COLETTE.

C'a est plus éloigné que tu ne te l'imagines.

MATHURIN.

Qu'est-ce à dire, Colette ?

COLETTE.

Je ne m'appelle plus Colette, je suis la fille de Monsieur Oronte.

MATHURIN.

Queu galimathias ? quoi, il avoit joüé ce tour-là à ton pere ; que cela est noir !

COLETTE.

Non, Mathurin, ce n'est pas cela, la Jardiniere m'a changée en nourrice, &

lui-même vient de m'en donner l'avertissement.

MATHURIN.

Hé bien! qu'importe, je ne change point avec la forteune, & quoique tu sois Madame, je ne ferai pas difficulté de t'épouser.

COLETTE.

Oui, mais mon pere en fait lui, il ne veut plus que je te voye, que je te parle; & il prétend absolument que j'épouse Eraste.

MATHURIN.

En voici bien d'une autre; & toi, Colette, qu'est-ce que tu dis à tout ça?

COLETTE.

Hé, mais!.... que me conseilles-tu, Mathurin?

MATHURIN.

Comment jarnigué, ce que je te conseille, est-ce à moi que tu dois t'adresser? tu ne dois prendre avis que de ton amiqué.

COLETTE.

Mais parlons à la franquette, cette amiqué doit-elle me conseiller de refuser Eraste, qui est si bien fait, qui me fera voir le biau monde, qui me donnera un biau carosse, qui me fera servir par de biaux & grands laquais, qui me fera porter de biaux habits, de biaux rubans,

de biaux paniers, & qui me logera dans une belle & grande maiſon?

MATHURIN.

Ah, jarnonce, je ſis pardu, l'air de Paris t'a déja gagnée.

COLETTE.

Dame, Mathurin, tout cela eſt bian agréable.

MATHURIN.

Oui, quand on ne s'aime pas, mais quand on s'aime bian, tout ça n'eſt que balivarne; eſt-ce que tu aimerois mieux une belle & grande maiſon, où je ne nous verrions preſque jamais, qu'une petite mazure où je ſerions toûjours enſemble? A quoi ſarvent tous ces grands eſcogriffes de Laquais, qui vous empêchons de vous ſarvir vous-mêmes? Qu'eſt-ce que tout ce biau monde qui vous deſ-accoûtume petit à petit du plaiſir d'être en particulier, ces biaux caroſſes qui vous donnons de la faignantiſe dans les jambes, ces biaux rubans, ces biaux habits, ces biaux pegniers qui vous augmentons une femme de deux toiſes?

COLETTE.

Va, va, Mathurin, il n'eſt pas beſoin que tu me diſes tant de mal de tout ça, je penſe trop bien de toi pour vou-

loir essayer d'autres choses ; mon pere aura beau m'ordonner de t'oublier, il y a trop long-tems que je t'aime pour en perdre l'habitude.

SCENE VIII.

LUCINDE, COLETTE, MATHURIN.

LUCINDE.

AH! Colette, que viens-je d'entendre? de quel œil m'allez-vous regarder? j'ai joüi jusqu'à présent de votre fortune, mon amitié pour vous n'a pas été assez tendre, mes déférences assez marquées, & vous me reprocherez sans doute d'avoir si mal occupé votre place.

COLETTE.

Hélas, ma chere Lucinde, que ne l'occupez-vous encore! je ne me plains nullement de vous, vous m'avez aimée sans sçavoir que vous y étiez obligée, & moi je dois maintenant vous aimer par obligation.

MATHURIN *en pleurant.*

La bonne petite créature! c'est morgué tout cœur.

COLETTE.

Non, Lucinde, non, vous n'aurez point à vous plaindre du changement de votre fortune; vous partagerez tous mes plaisirs, & vous serez toûjours ma compagne.

MATHURIN.

T'as raison, Colette, quand je serons dans notre ménage, j'en ferons notre fille de chambre.

LUCINDE.

Que pourrez-vous faire en ma faveur, généreuse Colette? La noblesse de vos sentimens ne me rendra point Eraste; Monsieur Oronte vient de m'ordonner d'y renoncer de la maniere la plus dure.

SCENE IX.

ERASTE, LUCINDE, COLETTE, MATHURIN.

LUCINDE *à Eraste.*

Vous voilà, Monsieur, vous paroissez bien tranquille, ne seriez-vous pas encore informé du revers qui m'accable.

ERASTE.

Je viens de l'apprendre, belle Lucinde.

LUCINDE.

Et vous n'en êtes pas plus émû?

ERASTE.

Que peut faire ſur Eraſte le changement de votre fortune ? je ne pourrois être ſenſible qu'à celui de votre cœur.

COLETTE.

Ah ! que je vous aime, Eraſte, d'avoir la même penſée que moi.

MATHURIN.

Oui, je ſommes tretous fort généreux, mais j'ai bien peur que Monſieur Oronte ne ſoit têtu, il n'entendra pas le fin de tous ces biaux ſentimens-là, & j'en ſerons peut-être pour notre morale.

ERASTE *à Lucinde.*

Calmez cette triſteſſe, & laiſſez-moi voir dans vos beaux yeux, que vous croyez n'avoir rien perdu, puiſque votre Amant vous reſte.

LUCINDE.

Je ſuis contente de vous, Eraſte, vous avez rempli les devoirs de l'Amant ſincere ; c'eſt à moi maintenant à remplir ceux de l'Amante délicate. Je ne vous conviens point, ma naiſſance eſt trop inégale à la vôtre, & je vous aime tant que je ne pourrois m'empêcher de vous reprocher votre foibleſſe.

MATHURIN.

Bon, bon, voilà de biaux ſcrupules, alle va morgué tout gâter.

LUCINDE.

D'ailleurs c'eſt à la fille d'Oronte que votre main eſt dûe ; le mal eſt ſans remede.

COLETTE.

Il faudra pourtant bien y en trouver. Monſieur Oronte prétend bien que j'épouſe Eraſte ; mais j'aime trop Mathurin pour lui être infidelle ; ne vous en fâchez pas , Monſieur Eraſte , ce n'eſt pas que vous ne ſoyez bien aimable ; vous avez peut-être plus de mérite que lui ; mais Mathurin me plaît , & vous ſçavez qu'en amour c'eſt-là le principal avantage.

MATHURIN.

Il faut pourtant bien que ce ſoit le mérite qui donne cet avantage-là.

COLETTE.

Monſieur Eraſte, laiſſez-nous faire, Lucinde & moi, j'allons nous jetter aux genoux de mon pere , j'allons le prier , le conjurer , le flatter , le careſſer , & ſi je ne pouvons rien obtenir de lui , il faudra bien que l'amour nous aide ; ce ſeront ſes affaires.

MATHURIN.

C'eſt bian dit , je m'en vais itou avec vous pour l'attendrir.

ERASTE.

Soyez sûre, belle Lucinde, que mon bonheur ne sera jamais attaché qu'à votre possession.

SCENE X.

ERASTE *seul.*

JE prévois que toute cette avanture ne peut finir que par un enlevement. Oronte voudra sans doute me contraindre à épouser sa fille ; je suis au desespoir d'avoir laissé mon Valet Arlequin à Paris, il m'auroit été d'un grand secours.

SCENE XI.

ARLEQUIN *botté*, ERASTE.

ARLEQUIN.

MAudit soit celui qui a inventé de courir la poste à cheval, il falloit assûrément qu'il fût diablement pressé d'arriver ; quelle fatigue ! vive la poste à pied, on va le train qu'on veut ; quand on est las de marcher, on se répose du moins, & cela soulage.

ERASTE.

Que vois-je ! me trompai-je, n'est-ce

pas mon valet que j'apperçois, c'est lui-même; Arlequin, que viens-tu faire ici ?

ARLEQUIN.

Ah ! c'est vous, mon cher Maître, que j'ai de joye de vous revoir; faites-moi une grace.

ERASTE.

Que veux-tu ?

ARLEQUIN.

Débottez-moi, s'il vous plaît.

ERASTE.

Tu me donnes-là une jolie commission; satisfais ma curiosité, apprens-moi ce qui t'ameine en ces lieux.

ARLEQUIN.

Une affaire de la derniére conséquence, mais vous n'en sçaurez rien que je ne sois à mon aise.

ERASTE.

Pourquoi cela, maraut ?

ARLEQUIN.

Toutes vos injures ne me touchent point; tant que mes jambes seront en prison, je garderai le silence; en conscience je n'ai pas la force de parler...., *il crie*, ai, ai, ai.

ERASTE.

Tu m'impatientes.

ARLEQUIN.

Vous avez beau dire, je ſuis plus impatient que vous d'être débarraſſé de ces bottes importunes..... Ouf. Je ſuis à la gêne, allons donc, faites la choſe de bonne grace.

ERASTE.

Ne veux-tu pas finir ?

ARLEQUIN.

Cela eſt inutile..... ai, ai, ai, ai.

ERASTE.

Voici par bonheur un Payſan qui fera cet office..... Mon enfant, je te prie de débotter ce garçon.

ARLEQUIN.

Allez-y bien délicatement, je vous prie.

Arlequin fait des lazis avec le Payſan pour faire tirer ſes bottes, qui en vient à bout après un grand jeu de Theâtre ; quand Arlequin eſt débotté, il ſaute de joye, embraſſe le Payſan & ſon Maiſtre.

ARLEQUIN.

Ah ! graces au Ciel, je vous revois mes petites jambes bien-aimées, à la fin vous voilà en liberté ; je vous en félicite de tout mon cœur ; je prends part à votre ſatisfaction. Quelle joye ! quel plaiſir !

Il

Il saute, donne des coups de pied au Paysan, qui s'en va après les lazis d'Arlequin.

ERASTE.

Modere tes transports, & instruis-moi sans tarder de la cause de ton voyage : pourquoi es-tu venu en poste me trouver sans mon ordre ? Il y a là quelque chose d'extraordinaire ; à quoi bon ce départ si précipité ?

ARLEQUIN.

Par ma foi je n'en sçai rien : c'est un secret qu'un Monsieur a cacheté dans une lettre.

ERASTE.

Où est-elle cette lettre ?

ARLEQUIN.

Hé mais, si je ne l'ai pas oubliée à Paris, elle doit être dans ma poche.

ERASTE.

Donne-la moi donc ?

ARLEQUIN.

La voilà, *decachetant la lettre*, je vais en faire la lecture.

ERASTE *en reprenant la lettre.*

Insolent.

Eraste lit la lettre.

Mon fils ...

ARLEQUIN.

Comment, Monsieur, vous avez un pere ?

ERASTE.

Quoi, Ciel, mon pere eſt de retour des Indes !

ARLEQUIN.

Des Indes... Eſt-ce qu'on revient de ce pays-là ?

ERASTE *lit.*

Après un long ſéjour aux Indes, dont je vous détaillerai les circonſtances, je ſuis enfin de retour à Paris, je vous y attends avec impatience ; je reviens comblé des préſens de la fortune, & je brûle de les partager avec vous.

ARLEQUIN.

L'ingrat, qui ne parle pas de moi, qui ai porté la lettre.

ERASTE *continue de lire.*

J'ai appris que vous aviez des engagemens avec la fille de Monſieur Oronte, il eſt mon ancien ami, & cette alliance me comblera de joye, informez-vous dans le village où vous êtes actuellement d'un Garçon dont le Tabellion vous donnera des nouvelles ; c'eſt votre frere, mon cher Eraſte, il eſt le fruit d'un mariage caché, que je contractai avant que d'épouſer votre mere.

ARLEQUIN.

Aï, ai, de quoi diable le vieux raiſtre s'aviſe-t'il de vous donner un frere, ces

peres ne ſont faits que pour écorner nos ſucceſſions.

ERASTE *continuë.*

Conduiſez-le avec vous auſſi-tôt ma lettre reçuë, je ſuis votre affectionné Pere, Chriſante.

ERASTE.

Cette nouvelle toute agréable qu'elle eſt me fait enviſager une ſuite funeſte; plus Oronte me ſçaura du bien, & plus il me preſſera d'épouſer ſa fille; quelle ſituation!

ARLEQUIN.

Ah! vous ne voulez donc plus l'épouſer, vous avez raiſon, il vous faut autre choſe, & je romprai ce mariage-là.

ERASTE.

Informons-nous d'abord du Tabellion, où peut être mon frere; & ſi-tôt que j'en ſerai éclairci, donnons au repos de Lucinde tous les ſoins que lui doit ma tendreſſe. Arlequin, ſi tu vois Monſieur Oronte, garde-toi bien de lui parler de cette lettre ... *Il ſort.*

ARLEQUIN *ſeul.*

Ne craignez rien, je ſuis le garçon du monde le plus diſcret; mais il me ſemble qu'au contraire il eſt bon de l'avertir de ce qui ſe paſſe; quand il ſçaura que

mon maître est si riche, il verra bien la disproportion qu'il y a entre lui & sa fille. Ah ! que j'ai d'esprit ; mais le voici.

SCENE XII.

ORONTE, ARLEQUIN.

ORONTE.

QUelle obstination ! a-t'on jamais rien vû de pareil ? oh ! vous avez beau faire, Eraste sera mon gendre dès ce soir.

ARLEQUIN,

Qu'appellez-vous votre gendre ? vous parlez d'un ton bien imperatif, sçavez-vous-bien à qui vous avez à faire ?

ORONTE.

Ah ! c'est toi Arlequin, il me semble qu'Eraste ne t'avoit pas mené avec nous.

ARLEQUIN.

J'avois bien affaire de Mr. Eraste pour y venir, j'y apporte des ordres superieurs, entendez-vous ?

ORONTE.

Comment des ordres superieurs ?

ARLEQUIN.

Parlez, vous qui raisonnez, n'avez-vous jamais été aux Indes ?

ORONTE.

Moi, non vraiment, je n'y ai jamais été.

ARLEQUIN.

Hé bien! ni moi non plus.

ORONTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

ARLEQUIN.

N'avez-vous jamais connu Monsieur Chrisante?

ORONTE.

C'est le pere d'Eraste, le meilleur de mes amis.

ARLEQUIN.

Hé bien! apprenez qu'il est de retour des Indes, qu'il apporte avec lui des richesses immenses: ah! si vous voyiez les gros balots de porcelaine, d'étoffes, de pierreries. . . .

ORONTE.

J'en suis charmé, moins pour les interêts de ma fille, que pour sa propre satisfaction.

ARLEQUIN.

Vraiment, je le crois bien; qu'est-ce que cela fait à votre fille?

ORONTE.

Ne sçais tu pas qu'elle épouse Eraste?

ARLEQUIN *se moquant d'Oronte.*

Pau, l'arrivée de son pere change bien la These.

ORONTE.

Voyez ce maraut.

ARLEQUIN.

Sçachez, Monsieur, que quand on revient des Indes, on ne doit marier son fils qu'à une Infante de la Chine.

ORONTE.

Tai-toi, ton maître a signé le contrat; nous verrons s'il osera s'en dédire.

ARLEQUIN.

Il en reviendra; il dépend de son pere qui est mineur.

ORONTE.

Nous verrons.

ARLEQUIN.

Mais il me semble qu'avec tout mon esprit j'ai tout gâté; oui, Monsieur, nous verrons; nous plaiderons.

ORONTE.

Je m'amuse ici avec un imbecille.

SCENE XIII.

LUCINDE, COLETTE, MATHURIN, ORONTE, ERASTE, ARLEQUIN.

LUCINDE.

C'Est en vain que nous nous étions flattés de l'attendrir, ma chere Co-

lette, il ſera toûjours inflexible.

COLETTE *à Oronte.*

Mon Pere !

MATHURIN.

Monſieur !

ORONTE.

Prieres inutiles, je n'en démordrai point.

MATHURIN.

Le petit opiniâtre !

LUCINDE.

Monſieur Oronte, laiſſez-vous toucher par cette tendreſſe dont vous m'aviez honorée juſqu'à preſent.

ORONTE.

Cette tendreſſe eſt éteinte, vous n'êtes plus à moi.

COLETTE.

Et moi, qui ſuis votre fille, je dois donc en faire l'épreuve.

ORONTE.

Vous devez m'obéir.

MATHURIN.

Et moi itou, car je ſuis preſque votre gendre; il ne nous manque plus que votre conſentement.

ORONTE.

Retire-toi.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que tout cela ſignifie ?

contez-moi vos raisons, mes enfans; je vous rendrai justice.

MATHURIN.

Morgué, c'est qu'il me reprend sa fille pour la bailler à Monsieur Erasle.

ARLEQUIN.

Comment sa fille; est-ce qu'il te l'avoit promise?

MATHURIN.

Non vraiment.

ARLEQUIN.

Hé bien! de quoi te plains-tu donc?

MATHURIN.

Vous ne sçavez pas sa malice, tenez, vous voyez bien stellela qui n'est pas sa fille?

ARLEQUIN.

Après?

MATHURIN.

Hé bien, c'est stautre-ci qui ne l'est plus presentement, & parce que stelle-ci l'est devenuë, il veut qu'alle épouse stilla qui étoit promis à stautre, & que stelle-ci qui est à la place de stellela mette stautre à la place de stici qui est moi; vous comprenez bien?

ARLEQUIN.

Il n'y a rien de si clair; stici, stellela, stautre, il n'en faut pas entendre davantage

tage pour rendre un jugement ; vous avez raiſon, mon ami, je condamne ſtila.

ORONTE.

Voici le Tabellion fort à propos.

SCENE XIV.

LE TABELLION, ORONTE, COLETTE, LUCINDE, MATHURIN, ARLEQUIN.

ORONTE *à Colette.*

ALlons, Mademoiſelle, il ne manque plus au Contrat que votre ſignature.

LUCINDE.

Juſte Ciel !

COLETTE *à Mathurin.*

Mathurin...

MATHURIN.

Ne t'aviſe pas de ça, Colette, ne va pas mettre là ta pataraphe.

SCENE XV.

ERASTE, LES SUSDITS.

ERASTE.

JE vous cherchois, Monſieur le Tabellion ; ayez la bonté de lire cette lettre.

ORONTE.

Ah! Seigneur Eraſte, je ſuis charmé de la bonne nouvelle que je viens d'apprendre.

ERASTE *à Arlequin.*

Coquin tu a parlé.

ARLEQUIN.

J'ai crû bien faire.

ORONTE.

Allons, ma fille ſignez tout à cette heure ce contrat.

ERASTE.

Mais, Mr. mon pere s'oppoſera peut-être à ce mariage.

ORONTE.

Vous vous mocquez, c'eſt le meilleur de mes amis, & d'ailleurs ce n'eſt point ici un mariage diſproportionné; allons, obéïſſez.

COLETTE.

Helas! je ne ſçai que trop que je vous dois l'obéïſſance, que n'avez vous autant de tendreſſe pour moi que j'ai de reſpect pour vous; vous ne vous ſerviriez point d'un pouvoir qui me fera mourir en vous obéïſſant.

ORONTE.

Je n'en doute plus, tu es ma fille, je te reconnois à de pareils ſentimens.

MATHURIN.

Oüi, mais moi, jarnigué, je ne la reconnois plus; qu'eſt-ce à dire, Colette, eſt-ce que tu veux lui obéir ?

COLETTE.

Il le faut bien, Mathurin; mais va, conſole-toi, ce ne ſera pas pour long-temps.

LE TABELLION à *Eraſte, montrant Mathurin.*

Voilà, Monſieur, l'enfant qui me fut confié par Monſieur votre pere.

ERASTE.

Quoi! ce payſan eſt mon frere.

MATHURIN.

Moi, ſon frere!

LE TABELLION.

Oüi, Monſieur, c'eſt moi qui ai pris ſoin de ſon éducation.

ARLEQUIN.

Malepeſte! vous avez fait là une belle nourriture.

ERASTE à *Mathurin.*

Mon frere, embraſſez-moi.

MATHURIN.

Pargué taupe... mais à propos qui eſt-ce qui eſt l'aîné de nous deux?

ERASTE.

C'eſt vous qui l'êtes.

MATHURIN.

Cela étant, vous me devez le respect.... embrassez-moi vous-même,

ARLEQUIN.

Par ma foi l'on voit bien que Mathurin est de qualité, car il ne veut pas perdre ses prérogatives.

ORONTE.

Quelle avanture!

COLETTE.

Quoi, Mathurin, est un Monsieur?

MATHURIN.

Et vraiment oüi, morgué je m'en étois toujours bien douté.

ARLEQUIN.

Effectivement, mon ami, vous avez l'air noble.

LUCINDE.

Je serai donc la seule infortunée.

MATHURIN.

Pourquoi ça, est-ce qu'il ne peut pas vous venir itou queuque pere d'hasard comme à nous?

ARLEQUIN.

Il est vrai que cela arrive tous les jours.

ERASTE.

Non, belle Lucinde, je serois au désespoir que ce fût le hasard qui décidât

de votre fortune ; c'est à l'amour à faire votre bonheur. Monsieur Oronte, votre fille & mon frere s'aiment depuis long-tems , ils sont nés l'un pour l'autre, & vous n'avez plus aucune raison pour vous opposer à leur felicité.

ORONTE.

Je donnerois plus volontiers les mains à leur union, si votre frere avoit une éducation pareille à la vôtre.

COLETTE.

Bon, bon, mon pere, est-ce que la mienne est meilleure, nous nous formerons ensemble ; & quand nous serons à la ville....

MATHURIN.

J'ai bien peur qu'alle ne nous gâte.

COLETTE.

Tout au contraire, Mathurin, le bien & les richesses nous donneront de l'esprit.

MATHURIN.

C'est justement à cause de ça que je ne vaudrons plus rien.

ARLEQUIN.

Voilà un Gentilhomme qui commence à se connoître.

ERASTE.

Eh quoi, belle Lucinde, vous êtes toûjours inquiete.

LUCINDE.

Non, Erafte, mon chagrin fe diffipe, & je vous connois trop bien, pour ne pas être charmée de tenir tout de votre générofité.

MATHURIN.

Que j'allons être contents, les uns & les autres; allons, biau-pere, appellez-moi donc votre gendre.

ORONTE.

Qu'il eft groffier !

ARLEQUIN.

Que cela ne vous faffe pas de peine, nous l'envoirons à l'école, & je vous promets que dans une vingtaine d'années, le Seigneur Mathurin fera un génie tout-à-fait brillant.

MATHURIN.

Morgué, je n'aime pas qu'on me raille, moi; mon frere, empêchez donc Monfieur votre domeftique de me gauffer.

SCENE XVI.

BABET, ORONTE, ERASTE, LUCINDE, LE TABELLION, MATHURIN, ARLEQUIN.

BABET.

QU'eft-ce donc que tout cela veut dire, Monfieur Oronte, je croyions

tretous danser ce soir aux nôces de votre fille & de Colette, & les Meneſtriers n'osont entrer, parce qu'ils disions comme ça qu'il y a du grabuge parmi vous autres.

ORONTE.

Qu'ils entrent, nous sommes tous d'accord.

MATHURIN.

Vivat, le biau-pere eſt devenu raisonnable, bon ula les Meneſtriers, allons, mes enfans, honneur à ma noblesse, que l'on se réjoüiſſe.

DIVERTISSEMENT.

Les Danseurs & les Danseuses précedés par les Symphoniſtes & la Musette font une marche. Aprés la marche :

LE CHANTEUR.

Air de Musette.

De Mathurin & de Colette
Chantons les ardeurs,
Et que le son de la musette
Les inspire à nos tendres cœurs;
C'eſt dans ces retraites aimables,
Qu'avec les nœuds les plus durables,
L'amour unit les plaiſirs les plus doux;
De tous les biens que l'on nous vante,

Nous ne pouvons être jaloux.
Contens du ſort qui nous enchante,
Nous croyons les poſſeder tous.

On danſe.

VAUDEVILLE.

VEut-on dans l'art de dupper
Devenir habile,
Veut-on apprendre à tromper,
Qu'on aille à la Ville.

Cherche-t'on la ſincerité
Dont on doit faire uſage;
La naïve ſimplicité,
Qu'on aille au Village.

LUCINDE.

Veut-on trouver des Iris
D'un accès facile,
Et de volages maris,
Qu'on aille à la Ville.

Cherche-t'on dans une beauté
Un air modeſte & ſage,
Dans l'hymen la fidelité,
Qu'on aille au Village.

COLETTE.

Juſqu'ici, cher Mathurin,
Notre ame tranquille,

Goûtoit un heureux destin,
Mais gare la Ville.

Là le sexe est trop dégourdi,
Tu deviendrois volage,
J'y trouverois quelque étourdi.
Restons au Village.

UNE BERGERE.

Si l'on ne voit point chez nous
La femme fragile,
C'est que nos maris sont tous
Des sots à la Ville.

Les Epoux seroient à Paris
Heureux dans leur ménage;
S'ils faisoient comme les maris
Font dans le Village.

ARLEQUIN.

Nous ne manquons point d'Auteurs;
Leur veine est fertile;
Mais il est des connoisseurs
Qui frondent leur stile;

Aux écrits qu'Apollon dément
Où livre-t'on la guerre,
Où décide-t'on sainement?
C'est dans le parterre.

UNE PETITE FILLE.

Je méprise les appas
D'un séjour tranquille,

J'aime bien mieux le fracas
D'une grande Ville.

J'ai les yeux fripons & brillans,
L'humeur vive & volage,
Doit-on avec de tels talens
Rester au Village ?

Fin de la Comédie des Paysans de Qualité.

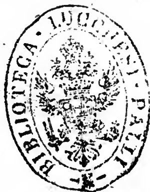


LES DÉBUTS,

COMEDIE EN UN ACTE.

Par Messieurs DOMINIQUE & ROMAGNESI,

Comediens ordinaires du Roy.



ACTEURS DE LA COMEDIE.

PANTALON.

LE DOCTEUR.

SCARAMOUCHE.

ARLEQUIN.

TRIVELIN.

LUCINDE.

VIOLETTE.

ISABELLE.

UN JEUNE HOMME.

UN SUISSE.

MEZETIN.

UNE JEUNE ACTRICE.

DANSEURS ET DANSEUSES.

La Scene est sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.



LES DEBUTS.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, TRIVELIN, PANTALON, LE DOCTEUR, SCARAMOUCHE, LUCINDE, VIOLETTE, ISABELLE.

TRIVELIN.



ENfin, c'eſt donc aujourd'hui que nous devons eſſayer nos Acteurs & nos Actrices nouvelles. Cette politique-là n'eſt pas ſi mauvaiſe ; nous avons invité à cette épreuve un nombre de perſonnes de bon goût, qui nous diront ſincerement ce qu'elles en penſent ; je vous répons de la juſteſſe de leurs déciſions.

ARLEQUIN.

Je n'en répons que trop aussi.

TRIVELIN.

Si cette méthode étoit en usage, tant pour les Pieces nouvelles, que pour les Débuts, on épargneroit souvent au public des momens bien fâcheux.

PANTALON.

Et aux Comediens.

ARLEQUIN.

Et aux Auteurs.

LUCINDE.

Et moi je ne suis point de cet avis, nous ne pouvons être jugés sainement que par les personnes qui payent; on a toûjours de l'indulgence, lorsque l'on n'a pas acheté le droit de dire son sentiment.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Cela étant, Messieurs, faites donc comme si vous aviez payé.

SCARAMOUCHE.

Et de quelle utilité nous seront ces nouveaux Acteurs? Les Débuts ne sont pas heureux sur notre Théâtre.

LE DOCTEUR.

Scaramouche a raison, nous n'avons besoin que de bons Poëtes.

ARLEQUIN.

Dites, de bonnes Pieces, Docteur

ignorant ; car tous les bons Poëtes seroient bienheureux s'ils en faisoient de passables.

VIOLETTE.

Ils ne sçavent pas travailler pour leurs sujets ; ils ne me donnent jamais que de mauvais rôles, à moi : Oh, si cela continuë, je sçai bien ce que je ferai.

ARLEQUIN.

Et que ferez-vous, s'il vous plaît ?

VIOLETTE.

J'irai à la Comedie Françoise.

TRIVELIN.

Vous n'y seriez par reçuë, Mademoiselle, ils ne veulent point d'Italiens.

ISABELLE.

Et moi j'irai à l'Opera.

ARLEQUIN.

Oh ! pour l'Opera il ne vous fera point de difficultés, il prendroit toutes les nations du monde, lui.

SCENE II.

UN LAQUAIS. *Les susdits.*

LE LAQUAIS.

MEssieurs, il y alàbas un jeune homme qui demande à vous parler.

PANTALON.

C'eſt peut-être un Débutant; dites-lui qu'il peut venir.

LUCINDE.

On nous l'annonce pour un jeune homme; il y a de l'eſperance.

SCENE III.

LE JEUNE HOMME.
Les ſuſdits.

LUCINDE.

IL eſt bien fait, vraiment.

VIOLETTE.

Et d'une jolie figure.

ISABELLE.

Ah, ah! je le connois, vous en ſerez contentes, Meſdames.

LE JEUNE HOMME.

J'ai appris, Meſſieurs, que le champ étoit ouvert, me permettez-vous d'entrer en lice?

LUCINDE.

Nous ne doutons point de vos talens, mais il faut voir ce que vous ſçavez faire.

ARLEQUIN.

A vous parler franchement, Meſdames, ce jeune homme a l'air bien neuf.

LUCINDE,

Il se fera, Monsieur, il se fera, un peu de patience.

ISABELLE.

Pour moi, je lui donne déja ma voix.

TRIVELIN.

Pour quel rôle vous presentez-vous, Monsieur ?

VIOLETTE.

Pour les amoureux, sans doute ?

LE JEUNE HOMME.

Oüi, Madame.

ARLEQUIN.

Prenez garde à ce que vous allez faire, Monsieur, les amoureux sont bien froids chez nous.

LE JEUNE HOMME.

On n'a qu'à les joüer avec vivacité, leur donner de l'enjouëment, de la noblesse, du brillant, & vous verrez qu'ils ne seront plus les mêmes ; je les ferai valoir.

TRIVELIN.

C'est tout ce que pourroit dire un Acteur consommé.

LE JEUNE HOMME.

Faut-il tant de choses pour l'être ? on n'a qu'à secouer le joug d'une servile crainte, se croire excellent, paroître

avec confiance, donner des entrailles aux endroits qui n'en demandent point, outrer son geste, parler bas en entrant, sortir en criant : voilà ce qui fait aujourd'hui le mérite de la plûpart des grands Acteurs.

ARLEQUIN.

Diable ! ce jeune homme-là connoît bien son Théâtre.

PANTALON.

Vous avez sans doute une belle mémoire ?

LE JEUNE HOMME.

Prodigieuse, elle embrasse tous les rôles à la fois.

LUCINDE.

Vous en sçavez donc plusieurs dans nos Comedies ?

LE JEUNE HOMME.

J'en serois bien fâché ; je n'ai jamais rien voulu apprendre dans vos Pieces, elles n'en valent pas la peine.

ARLEQUIN.

Vous nous faites bien de l'honneur ; & pourquoi venez-vous donc débuter chez nous ?

LE JEUNE HOMME.

C'est une fantaisie qui m'a pris tout d'un coup ; je n'ai jamais étudié que

des rôles tragiques.

TRIVELIN.

Oh, cela étant, vous ferez un fort bon Comedien Italien.

ARLEQUIN.

Oüi, oüi, il fera rire.

LUCINDE.

Voulez-vous bien avoir la bonté de nous reciter quelque chose.

LE JEUNE HOMME.

Volontiers.

Il imite les divers tons de la déclamation des Comediens François.

La Grece en ma faveur est trop inquietée.
De soins plus importans je l'ai crû agitée...
Seigneur, montez au Trône, & commandez ici.
Connoissez-vous Cesar de lui parler ainsi?...
Le dessein en est pris, je pars, cher Téramene,
Et quitte le séjour de l'aimable Trézenne...
Ma colere revient, & je me reconnois;
Immolons en partant trois ingrats à la fois....
Mais que vois-je! à mes yeux Hermione l'embrasse...

La fortune, Romains, vient de changer
de face....
Et la terre, & le fleuve, & leur flotte, &
le port
Sont des champs de carnage, où triomphe
la mort....
Prends un siege Cinna, prends, & sur
toute chose,
Observe exactement la loi que je t'impose....

Je le veux, je l'ordonne, & que la fin du
jour
Ne le retrouve pas dans Rome & dans ma
Cour....
Obéissez, c'est trop vous le faire redire....
Je voudrois, disiez-vous, ne sçavoir pas é-
crire....
Mais malgré tout l'amour dont mon cœur
est épris,
Je sens qu'il n'est point fait... Allons
saute de Marquis....

ARLEQUIN.

Monsieur faites-moi la grace de m'expliquer ce que tout cela veut dire ?

LE JEUNE HOMME.

Je viens de vous développer en vingt vers tous les talens d'un grand Acteur François.

ARLEQUIN.

Voilà donc comme on doit joüer la Comedie ?

LE JEUNE HOMME.

Assurément.

ARLEQUIN.

Malepeste,il y a de grands agrémens dans cette maniere de joüer; vous marchez en dansant, & vous parlez en chantant. C'est un Opera tout entier, qu'un couplet de Tragedie.

LUCINDE.

Monsieur,vous promettez beaucoup, étudiez des rôles pour notre Théâtre, & vous y réussirez, pourvû que vous retranchiez du moins les trois quarts de vos perfections.

TRIVELIN.

Oüi, nous ne demandons pas chez nous des talens extraordinaires, le simple naturel nous suffit.

LE JEUNE HOMME.

Le simple naturel vous suffit; s'il ne faut que cela pour plaire sur votre Théâtre,je n'aurai pas de peine à réussir.

TRIVELIN.

Ne vous y trompez pas, il est plus difficile que vous ne pensez d'imiter la nature, & souvent pour vouloir trop la marquer, on la rend ridicule.

LUCINDE.

Cependant, Monsieur, si vous ne sçavez que des rôles tragiques, il est inutile que vous débutiez chez nous.

LE JEUNE HOMME.

Est-ce que Monsieur Arlequin ne sçait rien dans les Tragedies ?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, mais si vous voulez, pour vous faire plaisir, Scaramouche joüera le rôle de Mithridate.

LE JEUNE HOMME *à Lucinde.*

Que me conseillez-vous donc d'apprendre ?

LUCINDE.

Etudiez le rôle de l'Amoureux dans la Surprise de l'Amour.

SCENE IV.

UN SUISSE, LE JEUNE HOMME, les susdits.

LE SUISSE.

OUy, mon Tame, affiche fous la Surprise te l'amour, il y être moi qui faire ste personnache te l'amouri.

TOUS.

Misericorde, un Acteur Suisse!

LUCINDE.

La plaiſante figure !

VIOLETTE.

Il aura vraiment grand air.

LE JEUNE HOMME.

Le joli amoureux !

LE SUISSE *à Lucinde.*

Ponchour Matemoiſelle.

LUCINDE.

Monſieur, je ſuis votre ſervante.

LE SUISSE *à Arlequin.*

L'i être pas fous, Monſir, qui vous pelle la Harlequin.

ARLEQUIN.

Oüi, Monſieur, je ſuis la Harlequin.

LE SUISSE.

Parti, Monſir, fous li être pien inſolemment, j'avre été quatorze fois chez fous, & puis encore une fois, n'avre jamais troufé fous dans ſon maiſon.

ARLEQUIN.

Aparamment, Monſieur, que je n'y étois pas.

LE SUISSE.

Y être vous tout aſtere ?

ARLEQUIN.

Vous voyez bien que non.

LE SUISSE.

Hé bien, puiſque fous n'y être point

che fous, foilà un lettre que je vous écrive que fous fous tonnerez quand fous y ſerez.

ARLEQUIN *prenant la lettre.*

Monſieur je ne manquerai pas de me la rendre,

LUCINDE *à part.*

Quel original?

ARLEQUIN.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que cette lettre?

LE SUISSE.

C'eſt en lettre qui vous avertit d'y être chez fous, quand j'avre l'honneur de fous faire la grace de fous aller foir.

ARLEQUIN,

Je profiterai de l'avis.

LE SUISSE,

Taſtitertonder, en homme ne poufoir pas troufer en autre homme; la intervalle n'être pourtant pas ſi grande d'en Cometien à en autre.

LE DOCTEUR.

Monſieur, il ne faut pas vous fecher.

LUCINDE.

Ce n'eſt pas ainſi qu'un Débutant doit ſe produire dans une aſſemblée: & le reſpect...

LE SUISSE.

Moi point te reſpect pour perſonne, je

je suis en Suisse, j'avre du cœur comme un tiable, & moi vouloir entrer tans votre Troupe par force.

TOUS.

Par force !

LE SUISSE.

Oüi charnitiable par la preche.

ISABELLE.

Quel déterminé !

LE JEUNE HOMME.

Hé Messieurs, ne vous épouvantez point, ce Suisse-là ne dit que des Gasconades.

LE SUISSE.

Gasconate toi-même, Monsir, ne parle point fous mauvais contre mon figure.

LUCINDE.

De grace, Monsieur, ne vous emportez point.

LE SUISSE *à Lucinde.*

Ponchour, Matemoiselle.

LUCINDE.

Quand souhaitez-vous debuter ?

LE SUISSE.

Tout à sthere, Matemoiselle.

VIOLETTE.

Par quelle Piece ?

LE SUISSE.

Je l'avre téja dit, par la Surprise te l'Amour.

LUCINDE.

Ne vous faut-il point une répetition?

LE SUISSE.

Parti, Matemoiselle, on ne peut répéter qu'après qu'on a commencé.

LUCINDE.

Mais avant que de s'exposer en public, on répéte avec les Comédiens, c'est la regle.

LE SUISSE.

Pour moi point te répetement, li être fous, Matemoiselle, qui faire la feufe du mariage qui être mort dans ste Cométie.

LUCINDE.

Non, Monsieur, j'y joüe la suivante.

LE SUISSE.

Parti, n'importe, che faire encore l'amour à la serfante.

ARLEQUIN.

Cela ne lui coute rien.

LE SUISSE.

Che li être un fort excellement Cometien, & encore en plus meilleur Poëte, en fort bon Orateur; che faire faire tes harangues, chavre fait tes Poëmes

étiques, & encore en Tragedie.

TRIVELIN.

Elle a sans doute réussi?

LE SUISSE.

Le Parterre l'y être point fenu la foir, quand li Parterre faire en Tra gedie,moi li point fenir la foir non plus.

ARLEQUIN.

Diable vous serez bien vangé.

LE JEUNE HOMME.

Monsieur j'ai l'honneur de vous dire que j'ai choisi le même rôle, & que je suis le premier en date.

LE SUISSE.

Moi fouloir jouër tout astere.

TRIVELIN.

Mais, Monsieur, il faut du moins qu'on vous affiche.

ARLEQUIN.

Cela est nécessaire, un Acteur Suisse; peste, cela sera un bel effet dans l'Affiche!

LE SUISSE.

Oüi, pon, pon, fichez-vous, un Acteur des treize Cantons.

SCARAMOUCHE.

Mais, Monsieur, permettez que je vous dise qu'avec votre accent vous aurez de la peine à joüer un rôle François.

LE SUISSE.

Parti toi li être trôle, li être plus choli mon paragoin que ton chargonage.

PANTALON.

Monsieur entre nous je ne vous conseille pas de débuter par les Amoureux.

LE SUISSE.

Pourquoi non les amouris li falent bien les Pantelons.

PANTALON.

J'ai mon compte.

ARLEQUIN.

Que diable, il ne se présente que des amoureux dans notre Troupe.

TRIVELIN.

C'est comme des Rois à la Comédie Françoise.

ARLEQUIN.

Mais, Monsieur, écoutez du moins la raison.

TRIVELIN.

Bon, la raison à un Suisse!

LE SUISSE.

Charnitiable, je pertre tout mon patience, j'avre tabort parlé fort honnêtement, mais che quitte tout mon cifilité, Messieurs les Harlequins, Trifelins, Docteurs, Escaramouches, Pantelons, si fous n'être pas toute prête pour te-

main à ſte Cometie, che faire en capilotate de toute la bande, che caſſer tout fotre Théâtre, che téchire la marcaſſin, & mettre le feu à toutes vos machines.

Il s'en va.

SCARAMOUCHE *en tremblant.*

Nous voilà ruinés.

Les femmes s'en vont en criant.

TRIVELIN.

Quelles terribles menaces !

PANTALON.

Son morto, ſon morto !

LE DOCTEUR.

Ce n'eſt pas un Suiſſe, c'eſt un diable.

ARLEQUIN *caché.*

Eſt-il ſorti ?

TRIVELIN.

Oui, ne crains rien.

ARLEQUIN.

Il a bien fait, car je ne ſerois pas reſté moi.

LE JEUNE HOMME.

Meſſieurs je ne veux point diſputer le pas à cet Acteur, j'attendrai qu'il ait fini ſon début, pour commencer le mien.

ARLEQUIN.

Allez, allez, Monſieur, vous n'attendrez pas long-temps.

SCENE V.

LE LAQUAIS, les Sufdits.

LE LAQUAIS.

MEffieurs, un autre Acteur nouveau.

TRIVELIN.

Eſt-ce encóre un amoureux ?

LE LAQUAIS.

Non, c'eſt Monſieur Mezzetin.

ARLEQUIN.

Mezzetin ! ce fameux Acteur de l'ancienne Troupe.

LE LAQUAIS.

Lui-même.

TRIVELIN.

Parbleu, Meſſieurs, voilà notre fortune faite. Qu'il entre.

SCENE VI.

MEZZETIN, les Sufdits.

MEZZETIN *chante en entrant.*

BAcchus & l'Amour
Tour à tour
Dans ce beau ſéjour
Tiennent leur cour.
Bacchus & l'Amour

Y brillent la nuit & le jour.
A leurs traits vainqueurs
Livrons nos cœurs,
Aimons & buvons,
Rions, chantons,
Mais changeons
D'Iris & de Catin,
Comme on change de vin.

Honneur à mes nouveaux Camarades, Vous me voyez fraîchement arrivé d'Italie; l'envie de reparoître sur ce Théâtre, dont je faisois autrefois les delices, m'a fait hasarder les fatigues d'un voyage, que vous aurez la bonté de me bien payer.

ARLEQUIN.

Beau début! que diable venez-vous faire ici? Ecoutez je vous avertis qu'on ne joue plus aujourd'hui la Comedie, comme on faisoit de votre tems, le public ne se paye..... plus de chansonnettes.

TRIVELIN.

Ma foi non; il veut à présent des piéces suivies, des caracteres soutenus, des intrigues bien liées.

MEZZETIN.

Et en avez-vous beaucoup de cette espéce?

ARLEQUIN.

On ne nous en a pas encore donné, mais nous en attendons.

MEZZETIN.

Croyez-moi, Meſſieurs, tenez-vous-en à la bagatelle ; il eſt trop difficile de parler raiſon, la morale ennuïe, les idées métaphyſiques ſont trop abſtraites, faites comme nous faiſions autrefois, donnez des pieces ſans ſuite, afin que le public n'ait pas la peine de ſuivre l'intrigue des Scenes muettes ; on ne vous reprochera point de platitudes. Critiquez tout le genre humain;ſi cela ne le corrige pas,du moins cela le divertit.

Il chante.

Que la Satyre
A des appas puiſſans !
Elle fait rire
Malgré ſes traits picquans,
Même en raillant les fous,
On les amuſe tous
De leur propre délire.
Ma foi rien n'eſt ſi doux
Que la Satyre.

TRIVELIN.

Nous vous avons déja dit que le goût étoit changé.

MEZZETIN.

Tant pis, morbleu, tant pis; car je vous ſoutiens que le gout ancien étoit excellent, puiſque l'on me trouvoit bon.

ARLEQUIN.

Mais que faiſiez-vous donc dans ce temps-là de ſi merveilleux ?

MEZZETIN.

Ce que je faiſois? Tout. Je me métamorphoſois en cent manieres differentes, Fourbe, Procureur, Muſicien, Yvrogne, Medecin, Charlatan, petit Maître, Gaſcon, Abbé, Fat, &c. Je danſois, je chantois; falloit-il rire... ah ah ah ah... En un mot j'étois un veritable Prothée.

PANTALON.

Ma foi, Monſieur Mezzetin, vous faiſiez trop de rôles à la fois pour exceller dans aucun.

SCARAMOUCHE.

Ne ſçavez-vous rien dans nos Piéces?

MEZZETIN.

Non vraiment.

TRIVELIN.

Vous jouerez donc des rôles de l'ancien Theatre Italien.

MEZZETIN.

A vous parler naturellement, je les ai tous oubliés.

ARLEQUIN.

Diable ! voilà un Acteur d'une grande ressource.

LE DOCTEUR.

Mais par où débuterez-vous donc ?

MEZZETIN.

Par la Chanson du Rossignol ; elle vaut seule une Comedie.

ARLEQUIN.

Et nous prendrons double , n'est-ce pas ?

MEZZETIN.

Oui pour la premiére fois seulement. Ecoutez ma chanson.

Il chante la Chanson du Rossignol.

SE Non dai fede, à miei lamenti
Ascolta, o Fili, ciior del mio ciior,
Ch' il Rossignolo in querulenti accenti
Cantando narra il mio dolor.
Se se per questa aspra , pra , pra
Ascolta fie fiera e cruda i miei clamori ,
Se per questa aspra pena ria
Mi ritrovo in dolori
Ascolta fiera e cruda i miei clamori.
Se , se , se , &c.

Il contrefait le ramage du Rossignol.

Di ramo in ramo ci va narrando ,
La penà rià che tengo al ciior ,

In tanto ancor l'auretta sospirando,
Cantando narra il mio dolor.
Se, se, se, &c.

ARLEQUIN.

Cela est beau, mais cela ne vaut pas mille écus.

MEZZETIN.

Ah! je vous conseille de vous plaindre; vous serez bien lézés; c'est le public qui les payera, ne vous mettez pas en peine.

ARLEQUIN.

M'en répondez-vous?

MEZZETIN.

Le premier jour tout sera plein.

ARLEQUIN.

Et le lendemain vous aurez le sort d'une piéce nouvelle.

MEZZETIN.

Qu'importe; il y a des Piéces qui ont du bonheur : sçavez-vous ce que j'ai vû réussir?

Il chante.

Tragédie en un Acte enchaînée;
Oh oh tourelouribo,
Et dans la même journée;
Oh oh tourelouribo,
Pastorale détonnée,
Oh oh tourelouribo.

TRIVELIN.

Il en faut essayer.

SCENE VII.

L'ACTRICE, Les susdits.

L'ACTRICE.

JE suis charmée, Messieurs, de vous trouver assemblés; vous devinez sans doute en me voyant le sujet qui m'amêne ici ; & je me flatte que vous serez favorables à mes desseins. Je vous avouë que la Comedie a toûjours été ma passion dominante ; ma jeunesse, ma vivacité, mes agrémens, ma figure, mes talens ; tout me persuade que mon succès ne sera point douteux ; le bon goût des Spectateurs m'en assure ; en un mot je veux débuter, c'est ma fureur que le Début; j'y suis déterminée: il n'y a point de temps à perdre. Débutons, débutons promptement.

ARLEQUIN *la contrefaisant.*

Débutons, débutons promptement. Voilà une petite personne qui ne veut pas qu'on la fasse attendre ; quelle impatience !

L'ACTRICE.

Ah ! que vous me connoissez bien, je

ne puis languir dans une longue attente; je ſuis l'impatience même ; je n'aime point les délais ; qu'il me tarde de faire briller ſur la Scene les dons que la nature m'a départis ; quel plaiſir pour moi d'exciter ces éclatans brouhaas, de m'attirer les applaudiſſemens tumultueux d'un Parterre qui ne les donne qu'avec juſtice ? Quelle gloire de m'entendre dire : *Que vous êtes jolie ! que d'eſprit & de graces vous répandez dans tout ce que vous jouëz ! quelles aimables petites façons ! quels yeux fripons ! quels airs engageans !* Ah il me ſemble que j'y ſuis déja : *Monſieur, vous avez bien de la bonté ; cela vous plaît à dire ; je ne merite pas tant d'encens ; arrêtez-vous donc, petit badin, vous n'y penſez pas.*

ARLEQUIN.

Voilà, ma foi, une Scene d'après nature; je crois, Mademoiſelle, que vous réuſſirez beaucoup dans les couliſſes.

L'ACTRICE.

Je ne ferai pas moins de progrès ſur le Théatre ; j'ai le langage aiſé, le geſte joli, le coup d'œil fin, la memoire excellente ; avec ces heureux talens je me flatte de me tirer avec avantage du rôle le plus difficile.

TRIVELIN.

Comment diable ! vous parlez déja en grande Comedienne ; où avez-vous fait votre apprentiſſage ?

L'ACTRICE.

Sur un Théatre où les differentes Scenes qu'on y repreſente ſont bien plus difficiles à jouër que ſur le vôtre. Le grand monde m'a donné des leçons, dont j'ai ſçu profiter.

ARLEQUIN.

C'eſt-à-dire que vous avez déja débuté.

PANTALON.

Quels caracteres avez-vous envie d'embraſſer ?

L'ACTRICE.

Je ſuis univerſelle ; tous les caracteres me conviennent ; la Prude, la Coquette, l'Extravagante, l'Ingenuë, la Spirituelle, la Sincere, la Diſſimulée, la Femme, la Fille, la Veuve, je ſuis propre à tout.

ARLEQUIN.

Hé mais c'eſt une trouvaille que cette Actrice-là ! elle feroit dans un beſoin le rôle d'Arlequin.

L'ACTRICE.

Pourquoi non ? ſi je l'avois entrepris

je m'en tirerois avec ſuccès, & je ferois la cabriole auſſi bien que vous (*Elle la fait*) qu'en dites-vous ?

ARLEQUIN.

Oh ! parbleu, Mademoiſelle, je vous retiens pour me doubler.

L'ACTRICE.

Bon, bon; ce n'eſt encore rien que cela, je vais vous donner un échantillon de mon ſçavoir faire ; voulez-vous que nous faſſions enſemble une Scene Italienne à l'impromptu ?

ARLEQUIN.

Quel ſera le ſujet de cette Scene ?

L'ACTRICE.

Suppoſons que vous ſoyez mon amant, & que je vous ſois infidelle.

ARLEQUIN.

Fort bien. Le premier objet qui ſe préſente à l'imagination de ces femmes de ſpectacle, c'eſt l'infidelité. N'importe, voyons, je vais commencer, vous me répondrez.

Come tu m'hai tradito, ingrata, ſcelerata, crudele, e queſte ſono le promeſſe che m'hai fatte, e la fede che m'hai giurata?

L'ACTRICE.

Sono io che devo lamentarmi ; in queſta maniera ſi ſtrapazza una fanciulla innocen-

te [elle pleure] *e ben vero che t' ho giurato un' amor eterno, tu mi parefti allora amabile, e gentile, ma dopo che ho veduto il mio bello Scapino, ti trovo più brutto del Diavolo ; fei tu che m' hai ingannata.*

ARLEQUIN.

Come tu me chiamai brutto, mi che parevo agl'occhi tuoi più bello di Zefiro à Flora, di Cupido à Psiche, d'Endimione à Diana, e di Plutone à Proferpina ?

L'ACTRICE.

E vero, lo confeffo ; ma i tempi fono cangiati, non ti poffo piu foffrire, tu mi fembri più fpauentofo che Polifemo à Galatea, che Vulcano à Venere, ch'il Satiro à Corifca, e ch'un Marito alla fua Spofa.

ARLEQUIN.

Oh perfida donna !

L'ACTRICE.

Orrido moftro !

ARLEQUIN.

Ingannatrice !

L'ACTRICE.

Scimiotto maledetto.

ARLEQUIN.

Se credeffi la mia colera !

L'ACTRICE.

Che cofa farefti ?

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Darei un potentissimo schiaffo sopra quel muso traditore.

L'ACTRICE.

A me un schiaffo ! oh questo e tropo.

Elle arrache la batte d'Arlequin & l'en rosse d'importance.

Voilà ce qui s'appelle une Scene Italienne.

ARLEQUIN.

Oui, mais c'étoit à moi à donner les coups de bâton.

TRIVELIN.

On ne peut pas mieux, Mademoiselle, & pour peu que vous ayez d'autres talens ...

L'ACTRICE.

D'autres talens ! en doutez-vous ? Allons Messieurs de la Simphonie, un Tambourin.

Elle danse.

Hé bien, Messieurs, me trouvez-vous digne d'entrer dans votre illustre Compagnie ?

PANTALON.

Belle demande ! le moyen de vous refuser, vous êtes si jolie.

ARLEQUIN.

Ah ! le vieux coquin.

LE DOCTEUR.

Vous nous conviendrez à merveille.

L'ACTRICE.

Tout de bon, ne me flattez-vous point?

SCARAMOUCHE.

Nullement, nous vous disons la verité.

L'ACTRICE.

Il est fort heureux qu'une fille de seize ans vous convienne. A ce qui me paroît, Messieurs, vous n'êtes pas difficiles ; adieu, je vais faire avertir mes amis du jour de mon début, & s'ils y viennent tous, je vous répons d'une nombreuse assemblée.

SCENE VIII.

UN ACTEUR, Les susdits.

L'ACTEUR.

Place, place, Messieurs, voici deux Acteurs qui viennent débuter : ils veulent avoir le Théâtre libre, parce qu'ils gesticulent beaucoup.

ARLEQUIN.

Cela est juste, il faut leur laisser les coudées franches.

ON *representoit à la suite de cette Scene la* PARODIE DU JOUEUR *ou* DES BOUFFONS *avec* D. MICCO E LESBINA, *mais comme l'une & l'autre se trouvent imprimées dans le Recueil des Pieces des* PARODIES, *tome 3. page 282. jusques à 324. j'ai cru devoir y renvoyer le Lecteur. Je mettrai seulement ici le Vaudeville qui doit naturellement se rapporter aux Débuts.*

VAUDEVILLE.

Pour triompher d'une cruelle,
Riche amant qui faites porter
De l'Or & des Presens chez elle,
C'est fort bien débuter:
Mais pour gouter de doux plaisirs
Près d'un objet qu'on veut surprendre,
Si vous n'offrez que des soupirs,
C'est mal s'y prendre.



Je puis fort bien entrer en lice,
Les Galans viennent m'en conter,
Deja pour une jeune Actrice,
C'est fort bién débuter.
J'en voudrois un riche & bienfait,

Liberal, amuſant & tendre,
Mais ils n'ont tous que du caquet,
C'eſt mal s'y prendre.

ARLEQUIN.

Meſſieurs ne ſoyons plus en guerre,
Nous cherchons à vous contenter.
Et lors qu'on peut plaire au Parterre,
C'eſt fort bien débuter.
Il a trop de diſcernement
Pour ſe laiſſer ſurprendre,
Appeller de ſon Jugement
C'eſt mal s'y prendre.

APPROBATION.

J'AI lû & approuvé par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux les deux Comedies précédées d'un Prologue, ſuite du Nouveau Theatre Italien. A Paris ce 20. Juillet 1729.

DANCHET.